

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand :

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

A l'aube du 7 janvier 1945 l'opération allemande « Sonnenwende » (solstice) s'engage dans la ligne française à Neunkirch, dans un couloir sans obstacle à l'Ouest du canal du Rhône au Rhin, entre le quartier du B.M. 24 à Obenheim et celui du B.I.M.P. (Rossfeld et Herbsheim). L'ordre impératif du Général de Lattre, commandant la 1^{ère} Armée est de « *tenir à tout prix les villages alsaciens déjà libérés quelles qu'en puissent être les conséquences* ».

Face à la D.F.L., la 198^{ème} Panzer division du général Schiel accompagnée de la Feldhernhalle ont pour mission de s'emparer de tous les points de passage de l'Ill. Repoussés devant les ponts d'Erstein et Osthause, deux chars atteignent le pont du canal de décharge de l'ill au Sud de Krafft. Sous le feu de leurs mitrailleuses, nos Sapeurs, le B.M. 21 et les Fusiliers Marins vont verrouiller le passage, dispersant l'infanterie allemande...



*Général GARBAY
Commandant la 1^{ère} D.F.L.*

LE FRONT DE LA D.F.L. DANS LA DEFENSE DE STRASBOURG *par le Général Yves GRAS*

« Le 31 décembre, la 1^{ère} D.F.L. de retour du front de l'Atlantique s'est regroupée autour de BACCARAT ; elle entre en Alsace par le col de SCHIRMECK le 1^{er} janvier 1945 pour relever, au Sud de Strasbourg, la 2^{ème} D.B. de Leclerc remise à la disposition de la 7^{ème} Armée américaine en Lorraine.

Son nouveau secteur est énorme pour une Division d'infanterie : il s'étend sur un front de 40 kilomètres, de PLOBSHEIM à SELESTAT. S'il borde le Rhin sur 20 kilomètres, et si le fleuve est une protection sérieuse contre les chars, il est néanmoins facilement franchissable par l'infanterie et ses abords boisés et marécageux sont difficiles à surveiller.

Au Sud-Ouest, le front traverse, dans presque toute sa largeur, la plaine d'Alsace de RHINAU à EBERSHEIM, coupant perpendiculairement les lignes d'eau qui constituent les seuls obstacles naturels : le canal du Rhône au Rhin, l'ill et ses affluents. Au Sud, SELESTAT constitue un rôle défensif important ; mais entre cette ville et EBERSHEIM, le front ne borde pas l'ill, de sorte que ni le centre, ni la droite de la Division ne sont protégés par un obstacle.

La Division se met en place les 2 et 3 janvier en chaussant les bottes de la 2^{ème} D.B. Mais elle n'a pas sa puissance de feu, ni surtout sa mobilité.

Le tracé du front ne correspond à aucune manœuvre défensive cohérente.

Il est tout simplement la ligne atteinte par la 2^{ème} D.B. à la fin de son offensive.

Pour défendre efficacement un secteur aussi étendu, il faudrait installer la ligne principale de résistance derrière le seul obstacle continu valable, l'ILL, et ne laisser à l'Est que des avant-postes.

Le front se trouverait raccourci de dix kilomètres. (...) Mais ce serait consentir d'avance à abandonner sans combat, en cas d'attaque, une dizaine de villages alsaciens récemment libérés qui ont accueilli les troupes françaises avec une joie délirante.

Les considérations sentimentales et politiques l'emportent sur les raisons tactiques. Le général DE LATTRE donne l'ordre formel de conserver la totalité du terrain libéré. La ligne principale de résistance de la Division passera donc par les villages du bord du Rhin : PLOBSHEIM, KRAFFT, GERSTHEIM, OBENHEIM, BOOFZHEIM, HERBSHEIM et ROSSFELD, KOGENHEIM, EBERSMUNSTER, EBERSHEIM et SELESTAT.

Pour donner malgré tout une certaine profondeur au dispositif, le général GARBAY articule la Division en trois sous-secteurs et la dote d'une importante réserve.

- Au NORD, celui de la 4^{ème} Brigade s'étend le long du Rhin de PLOBSHEIM à WITTERNHEIM. Un bataillon de la brigade F.F.I. « *Alsace-Lorraine* » du Colonel BERGER, alias André Malraux, garde les bords du Rhin à PLOBSHEIM avec deux Escadrons de Fusiliers Marins.

Le Bataillon de Marche 24 occupe le quartier d'OBENHEIM-BOOFZHEIM entre le fleuve et le canal.

Le Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique, le quartier de ROSSFELD-HERBSHEIM entre le canal et l'ill.

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

Le Bataillon de Marche 21 reste en réserve sur l'Ill et son canal de décharge, à ERSTEIN et KRAFFT, avec une compagnie sur le Rhin à GERSTHEIM.

- Au SUD, la 2^{ème} brigade, dont le Lieutenant-colonel GARDET a repris le commandement, reçoit la charge du sous-secteur Sud, d'EBERSMUNSTER à SELESTAT.
- Entre les deux, un groupement formé d'une partie du 8^{ème} Chasseurs, du 3^{ème} Bataillon de Légion Etrangère et du 11^{ème} Cuirassiers, aux ordres du Lieutenant-colonel SIMON, tient sur l'Ill un sous-secteur charnière dans les villages de HUTTENHEIM, SERMERSHEIM et KOGENHEIM.

En réserve de Division, le gros de la 1^{ère} Brigade et trois Escadrons blindés du 1^{er} R.F.M. et du 8^{ème} Chasseurs sont stationnés dans la région de BARR aux ordres du Colonel DELANGE. Le 1^{er} Régiment d'Artillerie, moins deux groupes de 105 détachés dans les sous-secteurs Nord et Sud, est déployé derrière l'Ill dans le sous-secteur charnière.

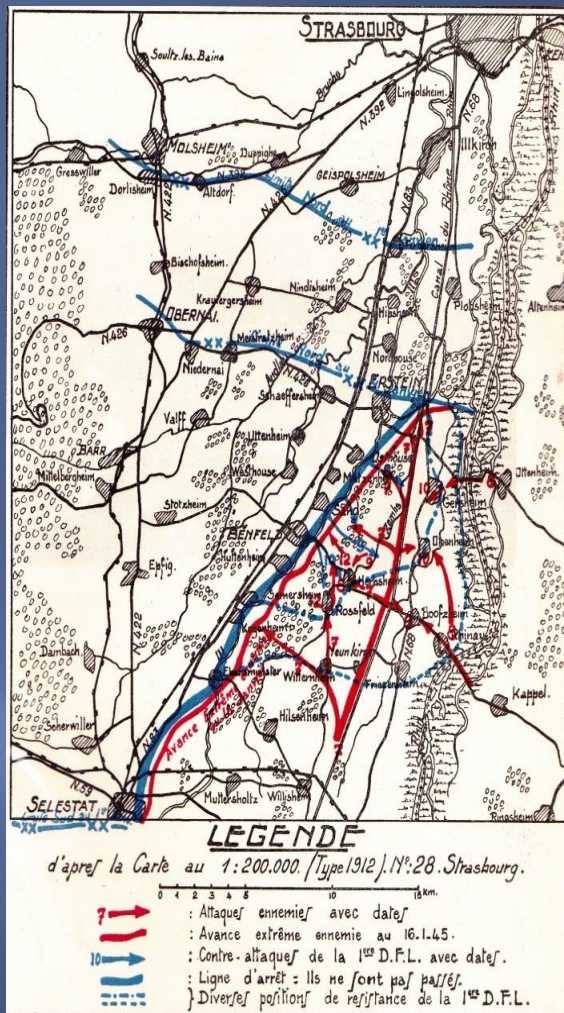
La fragilité de ce dispositif est évidente. En dépit d'une réserve importante permettant au général GARBAY de manœuvrer, il ne représente sur le terrain qu'un mince cordon étiré sur 40 kilomètres. Il forme entre le Rhin et l'Ill une sorte d'entonnoir de 15 kilomètres de profondeur, cloisonné en long par le canal du Rhône au Rhin et les points d'appui du B.I.M.P. et du B.M. 24.

Le fond de l'entonnoir est bouché à KRAFFT par le B.M. 21 ; l'entrée, large de 14 kilomètres, n'est défendue que par deux bataillons qu'aucun obstacle ne protège contre les chars. Entre eux, l'intervalle est d'environ 5 kilomètres.

Rien de plus facile pour une offensive allemande venant du sud et visant Strasbourg que de s'engouffrer dans cet entonnoir et de prendre à revers les positions françaises sur le Rhin en se couvrant sur l'Ill, dont tous les ponts ne sont même pas tenus.

Une légère modification est cependant apportée au dispositif et elle se révélera déterminante dans les jours suivants. (...)

A 5 kilomètres en arrière d'HERBSHEIM où se trouve la 3^{ème} Compagnie du B.M. 21, le pont d'OSTHOUSE sur l'Ill est complètement dégarni. Si les Allemands s'en emparent, il n'y aura plus aucun obstacle jusqu'à STRASBOURG.



La place de la 3^{ème} Compagnie est à OSTHOUSE ; GERSTHEIM ne doit être considéré que comme un avant-poste.

Le Capitaine OURSEL, qui commande depuis peu le B.M. 21 (...) obtient du Colonel RAYNAL un commando de la Brigade « Alsace-Lorraine » pour relever la compagnie MULLER à GERSTHEIM. Celle-ci reçoit donc le 4 janvier la mission de défendre le pont d'OSTHOUSE. C'est reconnaître implicitement que le secteur de la Division ne peut être défendu que sur l'Ill... ».

Yves GRAS

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

« ENVERS ET CONTRE TOUT
NOUS GARDERONS NOTRE ESPRIT *FREE
FRENCH* »

René DUVAL, 101^e C.A. du TRAIN



« Cette campagne d'Alsace dans la neige et le froid sape le moral de tout le monde, et puis ce n'est plus la guerre « propre » que nous avons connue en Afrique, où seuls les combattants se faisaient face. C'est la guerre de destruction de villages et de villes, d'évacuation des habitants, et bien souvent leur mort.

Et puis, après notre engagement à Londres le 1^{er} juillet 1940, cela fait plus de quatre années de campagnes, beaucoup de nos camarades y sont restés depuis Dakar en septembre 1940, en passant par le Cameroun, l'Erythrée, l'Egypte, la Palestine, la Syrie, la Libye avec Bir-Hakeim, la Tunisie, l'Italie et enfin la France.



René Duval

Et puis, après le ralliement des troupes françaises d'Afrique du Nord, ces ex-vichystes qui nous avaient combattus, l'ambiance « *chez nous aux F.F.L.* » n'est plus tout à fait la même. Ces Français Libres que nous sommes et voulons rester, ces premiers volontaires du Général de Gaulle qui ont répondu à son appel en juin 40, ne veulent pas s'en laisser conter et refusent, quand ils le peuvent, tout amalgame avec cette nouvelle armée française malgré l'héroïsme dont elle peut faire preuve.

Dissidents nous avons été, dissidents nous sommes et dissidents nous resterons !

Envers et contre tout nous garderons notre esprit « *Free French* » ce qui ne manque pas de causer certains problèmes avec le commandement de cette nouvelle Armée française.

La joie de notre retour en France au moment du débarquement est passablement émoussée. Nous constatons que la mentalité française est assez décevante.

Il y a eu bien sûr une Résistance intérieure active et réelle et beaucoup ont payé de leur vie, mais à côté d'eux, beaucoup de Français s'en réclament, souvent par forfanterie, et parfois pour couvrir certaines activités de la période d'occupation.



Maisongoutte - C.P. : Wikipédia.org

La Compagnie est stationnée dans un joli petit village alsacien, Maisongoutte. Les habitants sont soit restés sur place, soit rentrés chez eux. Nous y sommes très bien accueillis, logés en général chez l'habitant, ce qui - par ce froid sibérien- est fort appréciable !

Personnellement je loge chez de braves gens dont le fils a été enrôlé de force dans l'armée allemande, comme beaucoup de jeunes Alsaciens, ceux que l'on appelle les « *Malgré nous* ».

J'ai à ma disposition une chambre et la nuit, quelle que soit l'heure, lorsque l'on vient me chercher pour partir en mission, le maître de la maison vient lui-même me réveiller et ne manque pas de m'offrir un petit « *schnaps* ». Cet alcool local en pleine nuit est un peu dur à avaler, mais c'est offert si gentiment, d'autant plus qu'il affirme avec son accent :

« *Il faut poire, ça fa fous faire du pien* ». Ce n'est pas toujours vrai !

Le dimanche, si je suis libre, je suis invité au dessert et au café. Il y a dans cette famille une belle jeune fille d'une vingtaine d'année qui, de toute évidence, a un faible pour moi ; mais le respect que je dois à ces braves gens et à leur gentillesse à mon égard, dicte à ma conscience de rester digne malgré la tentation ! ».

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

L'ENVOLEE DU PONT DE LA ROUTE GERSTHEIM-OSTHOUSE

Pol PORTEVIN, 1^{er} Bataillon du Génie

« Le 4 janvier le Lieutenant DUFFOUR me confie la mission de faire sauter un pont sur le canal du Rhône au Rhin. La consigne est de détruire l'ouvrage seulement à l'approche des chars ennemis. Il ne m'indique pas le lieu. Il me demande de désigner un homme pour m'accompagner.

Bien évidemment Paul JABOUIN est volontaire, les deux inséparables, comme nous ont surnommés les copains. Nous apprenons que nous installerons notre cantonnement chez un éclusier.

Quelques instants plus tard, notre chef nous y conduit. Après avoir déposé nos affaires et nos rations K chez nos hôtes, il nous emmène, par le chemin de halage, aux systèmes de mise à feu. Il repart aussi vite qu'il est venu, pressé par les risques que fait peser l'avance allemande sur STRASBOURG. Le pont enjambant le canal sur la route de GERSTHEIM à OSTHOUSE (anciennement appelé I.C. 131) se trouve en amont de l'écluse 78, à environ 200 m au Sud de celle-ci.

La mise à feu pyrotechnique est à l'Ouest du canal, sur le talus, tout à côté d'un des piliers du pont. Pour y accéder, quelques marches avaient été creusées dans la terre et consolidées, vraisemblablement par de petites planchettes, difficiles à voir sous la neige.

Le boîtier électrique est lui à la fin du plan incliné de la route passant sur le pont, à environ 50 m, également à l'Ouest du point où nous nous trouvons.

Rien ne trouble la tranquillité des journées que nous passons en compagnie de l'éclusier, de sa femme, de sa fille et de leur fils. Notre hôtesse nous cuisine d'excellents petits plats. Le chien coule des heures tranquilles.

L'ambiance est agréable d'autant que rien ne nous rappelle le motif de notre présence dans ce désert de neige glacée. Rien, personne, pour nous donner des nouvelles de ce qui se passe. Aucun bruit de combat. Seules les conversations en alsacien de nos hôtes, traduites par leur fille, occupent nos journées, à l'exception de deux à trois rapides coups d'œil journaliers sur les installations de mise à feu.

Au petit jour du 7 janvier, vers 7h30, notre éclusier* tape à la porte de la chambre et entre.

* Joseph Rieger, décédé à Gerstheim en 1990. Il parlait seulement alsacien



Remise de la Légion d'Honneur à Pol Portevin par le Général Saint Hillier à l'occasion du 50^e anniversaire de la libération d'Obenheim (Fondation BM 24-Obenheim)

Lui, si calme d'habitude, paraît énervé. Il nous fait signe de venir. D'un geste, notre hôte nous montre la hauteur de l'eau dans le canal.

Il est prêt à déborder. Nous percevons, très au loin, des tirs d'armes automatiques et le bruit des canons.

Le téléphone sonne. A la mine de notre éclusier, nous comprenons qu'il se passe quelque chose de sérieux. Nous rentrons nous habiller. Je prends un morceau de mèche lente, plusieurs paquets de cigarettes et d'allumettes. Je ne prends pas d'amorce de fulminate de mercure car j'en ai toujours dans mes poches de blouson. Paul et moi allons rejoindre nos postes respectifs.

Rien avant notre arrivée ne semble avoir bougé. Pas de trace suspecte sur la neige glacée. Je grimpe sur le pont pour voir au loin. Rien ne semble remuer. J'en profite, mon vieux fusil américain appuyé contre la rambarde, pour lacer mes brodequins et mettre mes guêtres. Paul, que j'aperçois, en fait autant. Le bruit des différents tirs ne s'intensifie pas beaucoup. Par contre, l'on perçoit des ronronnements de moteurs.

A cette heure de la matinée, coupés du reste du monde et séparés l'un de l'autre, rien n'indique ce qui se passe. Je crie à Paul que sans changement dans la demi-heure, il ira prendre son café. Je lui demande de m'en rapporter un.

Le cordeau bickford* avait été installé, côté écluse, sur le contrefort de la route, à mi-hauteur entre celle-ci et le chemin de halage. De mon poste, je vois tout ce qui m'entoure sur ma gauche, sur ma droite, et vers le bas : le chemin de halage.

* cordeau de matière fusante

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

Je ne peux pas voir ce qui viendrait de l'autre côté du pont face à moi ou sur la gauche. Le rôle de guetteur appartient à Paul. Peut-il voir ce qui pourrait venir de sa gauche ? Le canal est en surélévation. Je crie à Paul d'être attentif.

En bon stratège, je pense que s'il y a une attaque, elle ne peut venir que de ma gauche, c'est-à-dire du Rhin. L'emplacement des mises à feu me conforte dans mon jugement, partagé par Paul.

Il devait être environ 9h15 ou 9h30, les bruits de la mitraille et du canon se font plus distincts. Nous percevons le ronronnement de moteurs. Ils semblent tourner à un régime élevé. Il semble que ces bruits viennent du Sud. Sont-ils, par rapport à nos positions, à gauche ou à droite du canal ? Plus tard j'apprendrai que la bataille avait lieu à HERBSHEIM et ses abords (*Je ne parlerai plus de mes qualités de stratège, au risque de me faire persifler*). Je me hisse à hauteur de la route. Seule ma tête dépasse le tablier. Je ne vois rien bouger. Seul un faisan se perche sur un arbre au bord du canal. Cet animal sur sa branche me tranquillise car il ne semble pas être dérangé. Je me laisse glisser sur la neige. Je remets un peu d'ordre autour de la mise à feu. Je mets, de nouveau mon béret (*je ne portais pas de casque*) sur la petite plate-forme confectionnée quelques heures plus tôt. Je pose dessus le bout de la mèche lente, mes cigarettes, mes allumettes. J'en profite pour inspecter l'amorce de fulminate de mercure, fixée d'un coup de dents, deux heures plus tôt. L'ensemble me paraît correct. Par précaution, je sors mon canif, au cas où il serait nécessaire de raccourcir la mèche lente. Je le pose sur mon béret.

Paul m'appelle. Il me fait signe qu'une *Jeep* arrive de sa droite. Elle s'arrête à sa hauteur. Ils échangent quelques mots. Monté sur le pont, je la regarde venir vers moi. Je constate qu'elle est neuve ou presque. Elle porte des signes d'appartenance à l'armée américaine. Quatre hommes, engoncés dans des tenues chaudes, sont à bord. Seul le chauffeur paraît avoir moins froid. J'aperçois beaucoup de matériel et particulièrement un gros poste de radio. Je demande ce qui se passe. Le chauffeur, dans un bon français, me répond : « *des renforts qui montent* ». Je regarde le véhicule s'éloigner vers GERSTHEIM.

Je me demande ce que font des Américains dans notre secteur.



Mai 1991 - Anciens de la 1^{ère} compagnie du Génie
De gauche à droite : Koch - Dérognard - Claude Dépalle - ? -
Pol Portevin - Lieutenant Gilles - Boucher - Colonel Huard

Je rejoins à nouveau mon poste. Je recommence la toilette de ma petite plate-forme. Le bruit de la bataille n'est pas plus important. Par contre, celui des moteurs paraît plus proche de nous. A un certain moment, vers dix heures, Paul me crie qu'il voit bouger dans le petit bois face à lui. Je lui demande d'être vigilant. Je décide de raccourcir la mèche lente. Je la tranche, pour n'en laisser qu'environ 3 centimètres. J'allume une cigarette. Appuyé sur mes avant-bras, je tiens de la main gauche le bout de la mèche taillé en biseau, de la main droite une cigarette. Je la porte, sans cesse, à ma bouche pour qu'elle soit incandescente.

Paul continue d'observer. J'aperçois sa tête dépassant à peine le dessus de la route. Ses yeux doivent affleurer le tapis de neige. Il me fait signe qu'il ne voit toujours rien de précis.

Je continue de tirer sur ma cigarette, rejetant la fumée vers le bas pour la dissimuler.

Paul me fait signe que cela continue de bouger mais qu'il ne distingue pas ce que c'est. Je pose la mèche lente sur mon béret et en protège l'extrémité sous le bord intérieur. J'allume une deuxième cigarette et je tire, à tour de rôle, sur chacune d'elles. Mes lèvres paraissent gonflées tant elles me brûlent. J'ai les yeux fixés sur mon matériel et sur Paul.

Le bruit des moteurs est de plus en plus audible. J'entends nettement le cliquetis des chenilles tombant sur les galets d'acier. Paul me crie : « *Ça va sortir du bois !* ». Je redouble mes aspirations sur les 2 cigarettes.

J'entends Paul crier : « *des chars !* »

Je le vois se recroqueviller sur lui-même et, tel un ressort, se mettre debout.

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

Avec la même agilité, il se couche en hurlant « *des chars allemands !* ». Je lui crie de regarder à nouveau. Il se surélève, retombe et me confirme : « *des chars allemands* ». Ils sont à environ 50 m de Paul et, à vol d'oiseau, à 100 m de moi. Ils sont accompagnés de quelques fantassins. Vraisemblablement, ce sont eux que Paul voyait bouger dans le bois, sans bien les distinguer.

D'un geste j'appuie le bout d'une de mes cigarettes sur le biseau de la mèche lente. La poudre fuse dans un sifflement que je connais bien (*j'avais été breveté « Sapeur mineur » lors de l'instruction dispensée, en 1941, au 9^{ème} Génie, par le Lieutenant CHARLET, Capitaine au B.M.24*).

Je prends mon béret et mon fusil, abandonnant cigarettes, allumettes et mon canif (*plus tard, il me manquera*). Je saute sur le chemin de halage. Je suis accueilli par le tir d'une arme automatique. Je ne suis pas touché, alors que la neige est marquée de nombreux impacts. Je parcours peut-être une dizaine de mètres lorsque je crie à Paul de faire fonctionner son allumeur. Après deux essais, Paul me crie qu'il n'est pas opérationnel. Heureusement pour moi, car je suis trop près du pont. Je lui crie de ne pas insister et de me rejoindre.

Un formidable bruit, suivi d'un souffle puissant me propulse quelques mètres en avant.

Je me retourne et regarde (*je ne suis pas certain de ne pas avoir ressenti le souffle avant d'avoir entendu le bruit de la déflagration*).

Je revois encore l'ensemble du pont décoller de ses piles, monter tout doucement à l'horizontale, puis les extrémités continuer leur progression, alors que le centre ralentissait. Je voyais le milieu se fendre pendant que les deux bouts continuaient, doucement, de monter. Le tablier devait être à environ 40 cm au-dessus de ses assises. Il avait encore ralenti sa montée. Il était maintenant suspendu dans les airs, sans appui, se détachant nettement du reste. Il se cassait par le milieu. Les deux morceaux, semblant séparés, fléchissaient, et plongeaient dans le canal, les extrémités semblant posées sur leurs assises. Une grande vague submergeait les berges.

Un épais nuage de poussière et de fumée commençait d'obscurcir ce qui avait été le pont. La vision que j'eus ne dura pas plus de quelques secondes.

Bombardé par les pierres et les morceaux de béton, je cours de nouveau vers l'écluse. Inquiet, j'appelle Paul plusieurs fois. Il me répond qu'il arrive lentement car il a reçu une pierre sur un talon.

Les chars paraissent nous talonner, cachés par l'écran de poussière et de fumée, cet écran qui protégea Paul de la vue des Allemands. Je l'attends et, ensemble, nous rejoignons notre éclusier. Il nous attend et paraît très inquiet. Il explose de joie en nous voyant. Nous lui expliquons, par gestes, que les Allemands sont au pont. Il nous fait entrer très rapidement pour prendre nos affaires. Nous lui laissons quelques conserves dans une caisse *.

L'on s'étreint. Nous nous souhaitons bonne chance.

Comment avons-nous traversé le canal ? Je ne saurais le dire. J'ai le souvenir d'être passé sur quelque chose de très étroit. Je revois notre éclusier tenir quelque chose avec une gaffe, peut être une perche **. Passés de l'autre côté nous lui faisons, à nouveau, un signe. Nous descendons le talus et nous engouffrons dans le champ de maïs, resté sur pieds du fait des événements. Quelques instants plus tard, une forte explosion se produit. Une énorme colonne de fumée noire monte dans le ciel du côté du Rhin. Je la situe dans la direction d'Obenheim, et à 3 ou 4 km ***.

Tout de suite après, de la même direction, une Jeep arrive à vive allure. Je dis à Paul : « *nos Américains reviennent. Ils vont s'écraser dans le canal* ».

La voiture s'immobilise un peu avant le pont. Au moins deux des occupants descendent et se dirigent vers celui-ci. Qu'advient-il de ces militaires ? Qui sont-ils ?

Le bruit des moteurs nous laisse penser que les Allemands sont à l'écluse. Seul le canal et 100 à 200 m nous séparent et nous cachent des chars. Nous ne pouvons les voir. Ils sont en contrebas, vraisemblablement derrière la maison des éclusiers. Les maïs sont suffisamment hauts pour dissimuler Paul. Quant à moi, je pense que seule ma tête dépasse. Enfin, nous atteignons la route de GERSTHEIM à KRAFFT.

Nous empruntons alors les bas-côtés, prêts à sauter dans le fossé si cela devient nécessaire. Nous progressons vers le Nord.

* En 1989 il me montra la caisse qu'il avait précieusement conservée

** En 1989, sa fille m'apprit qu'il s'agissait du passage sur les portes de l'écluse

*** Le Colonel Charlet me dira plus tard qu'il s'agissait du char allemand qu'il avait détruit

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

Nous pensons être légèrement en avance sur les chars.

Venant de la direction de KRAFFT, le bruit très caractéristique des moteurs de *Jeep* roulant à vive allure, malgré la neige et le verglas, nous fait nous précipiter dans le fossé. Nous observons l'un et l'autre le véhicule venant face à nous. Nous reconnaissons un véhicule de la 1^{ère} D.F.L. Nous sortons de notre cachette. Nous reconnaissons notre Lieutenant, Henri DUFFOUR. Ses yeux pleins de rire nous interrogent. Je lui crie : « *le pont a sauté devant les chars* ». Son visage se transforme.

Avec son sourire légendaire et son accent anglais, il nous félicite. La *Jeep* fait demi-tour. Nous montons à l'arrière, les jambes pendantes à l'extérieur, le fusil prêt à tirer.

Nous informons notre Officier de la présence des chars à 400 ou 500 m de nous. Nous lui précisons qu'ils sont de l'autre côté du canal et qu'ils se dirigent vers le Nord. Pour rejoindre ERSTEIN, notre chauffeur Mario MARTELLO prend une route sur notre gauche.

Je fais remarquer à notre Lieutenant que nous risquons de tomber sur les chars. Cette route est sinueuse. A chaque virage, soit Paul, soit moi sommes obligés de lever les jambes pour éviter de passer les talons sous les roues. Je crains d'être éjecté par les tangages que fait notre véhicule.

A un certain moment, à quelques mètres devant notre *Jeep*, de petits arbres sont couchés sur la route.

Les cimes ne bouchent pas complètement la route. Nous passons. Pas un coup de feu et pourtant je vois un mastodonte sortir du bois. Nous sommes tous surpris. Personne ne réagit. Compliments à notre chauffeur pour son sang-froid et sa dextérité à piloter vite sur la neige.

Quelques instants plus tard, nous arrivons à ERSTEIN. Il y règne une grande agitation. Notre Capitaine GIOUX donne ses ordres.

Une *Jeep* arrive, le Lieutenant JAUDET en descend et échange quelques mots avec notre Capitaine.

Avec eux, je charge des explosifs et nous partons. Nous sommes de retour 1h plus tard. Paul et moi partons pour une nouvelle mission à BENFELD : celle de détruire, à l'approche des chars ennemis, le pont de fortune enjambant l'Ill, pont détruit et reconstruit quelques temps auparavant.

Je reçois d'un Officier de Marine, commandant un peloton de Tanks Destroyers (*chasseurs de chars*) montés par des Fusiliers Marins, l'ordre insensé de faire sauter le pont lorsque le deuxième char ennemi sera sur celui-ci. Merci à son subordonné de l'avoir ramené à la raison, car malgré mes explications lui démontrant l'impossibilité d'exécuter un tel ordre, il insistait. Notre position est entourée de plusieurs blindés aussi j'en profite pour demander qu'il nous soit détaché un ou deux hommes de façon à ce que nous puissions nous reposer à tour de rôle. Il fait désigner deux Fusiliers Marins.

Cette mission dure 5 jours. Elle est encore plus périlleuse et nous n'avons pas de vivres. Nous mangeons des morceaux de biscuits trouvés dans la paille du cantonnement. Pour boire, nous faisons fondre de la neige.

Vers la fin du mois de janvier, l'Alsace pratiquement libérée, notre Lieutenant nous conduisit à « *notre pont* ».

Notre éclusier, en nous voyant, se mit à pleurer. Il nous fit comprendre que les Allemands nous avaient cherchés. Nous comprenons qu'il avait eu des ennuis parce qu'ils étaient persuadés que notre éclusier nous cachait. Accompagné de notre Lieutenant et de notre éclusier nous allons, par le chemin de halage, voir les ruines. Passé la pile du pont, côté chemin de halage, je découvris la tombe du soldat qui me « *canardait* ». Il avait été tué par l'explosion. Je lisais, sur la croix que surplombait son casque, son nom et sa date de naissance. Il avait quinze ans et demi ».

Pol PORTEVIN, Génie 1/1 de la 1^{ère} D.F.L.



1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

Maurice BOHL

Bataillon de Marche n° 4

« 1^{er} janvier 45

C'est aux Alsaciennes que nous présentons nos vœux de bonne année. Mais le soir c'est aux Frisés que nous avons affaire, ça a l'air très sérieux ici à voir les 88 rappliquer et les mitrailleuses qui déchirent l'air par leur *ta ca ta ca* réguliers. Nous sommes dans un bout de ville et les Boches de l'autre.

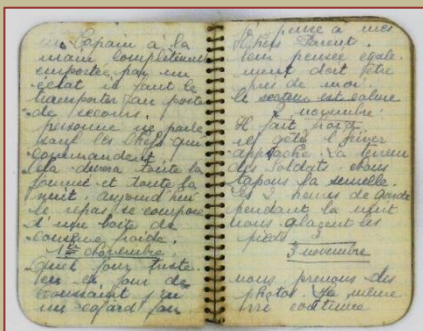
2 janvier

Le matin, nous attaquons, il fait un froid à ne pas mettre un chien dehors et cependant il faut marcher ; nous mettons en batterie dans un terrain vague. Impossible de creuser le sol tellement il est gelé et des mines avec ça, à tout moment un homme saute. On ne sait plus où mettre les pieds. Ah ! Maudite guerre ! Par moment je suis découragé. Il me semble que jamais je ne reverrai les miens. Enfin à midi nous sommes maîtres des positions.

Janvier

Pendant 10 jours nous restons sous la tente, sans paille, à même le sol, 10 jours sans fermer l'œil, sans pouvoir allumer un petit feu. Seule nourriture, une boîte de conserve gelée et aucune nouvelle de personne, le courrier ne marche pas, 10 jours de cauchemars sous les obus, souvenir à jamais gravé dans ma mémoire.

Enfin c'est la relève. Nous partons en repos à St Pierre, petite localité de 500 habitants. Toute la nuit je suis secoué par la fièvre ».



« Le 1^{er} janvier 1945

On quitte le pays, pour aller en Alsace.

On traverse les Vosges. Lunéville, Baccarat, Raon l'Etape, St Dié, Ste Marie aux Mines, Saales... Ste Odile, Obernai, Erstein.

Il y en a qui ont les pieds gelés. Ils tombent en descendant des camions.

On est à 20km de Strasbourg. Nous sommes très bien reçus.

Le 2 janvier 1945

Au matin, on part pour Krafft. On est à 1500 m du Rhin. Il fait beau.

Le pays tranquille, trop tranquille pour bien faire.

Le 4 janvier 1945

On quitte Krafft pour aller en position dans un château à Osthouse, à 4 km de Krafft.

Le 5 janvier 1945

A 1h du matin, alerte, ils ne sont pas loin.

On regagne du terrain perdu. Les boches ont compris leur douleur.

On reprend de nouvelles positions au bord d'une rivière »

René MARTEL, Bataillon de Marche 21

LA DEFENSE DU PONT DE KRAFFT



Général Marcel LAFAURIE, B.M. 21

« Ordre du jour du général Von Maur du 5 janvier :
« Je compte sur vous pour pouvoir annoncer au Führer dans quelques jours que le drapeau à croix gammée flotte à nouveau sur Strasbourg ».

Le 7 janvier, alerte générale à 8h dans toute la Division : des clochers de BOOFZHEIM et d'OBENHEIM, les observateurs du 1^{er} Régiment d'Artillerie (R.A.) voient défiler sur la neige des colonnes de chars peints en blanc et d'infanterie portée sur camions.

L'opération « *Sonnenwende* » vient de commencer avec pour objectif le point faible de la ligne de défense française : les passages de l'III.

D'OSTHOUSE, où ils se heurtent à la Compagnie MULLER du B.M. 21, les Allemands poussent au Nord et atteignent le canal de décharge de l'III, dernier obstacle naturel avant Strasbourg qui n'est qu'à 15 kilomètres.

C'est au pont de KRAFFT que les Allemands affrontent la 2^{ème} Compagnie du B.M. 21 du Capitaine LAFAURIE, à qui le Colonel RAYNAL a demandé de concentrer son dispositif pour interdire le franchissement du bras de l'III.

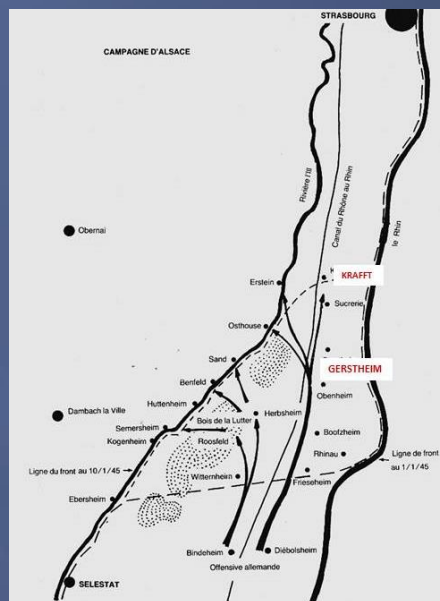
Témoignage du Général Marcel LAFAURIE commandant la 2^{ème} Compagnie du B.M. 21 qui assurait la défense du Pont de KRAFFT en janvier 1945 :

« Au début de janvier, le B.M. 21, qui fait partie de la 4^{ème} Brigade, arrive en Alsace : glace, verglas, neige nous y attendent.

La 2^{ème} Compagnie du B.M. 21 est chargée de « *chausser les bottes* » d'une unité de la 2^{ème} D.B. qui monte la garde autour du Pont de KRAFFT à moins de 20 kilomètres de STRASBOURG.

KRAFFT est un petit village adossé au Canal du Rhône au Rhin et coupé en deux par un bras qui enserme en partie la moitié Est.

Deux ponts existent : le plus petit permet de traverser le Canal en direction de l'Ouest vers ERSTEIN où se situe le P.C. du B.M. 21.



L'autre, plus important, enjambe le bras de l'III et ouvre l'accès vers le Sud, vers GERSTHEIM à 5 km de là et vers SELESTAT plus au Sud.

Vers le Nord, aucun obstacle naturel jusqu'à PLOBSHEIM et STRASBOURG.

Vers l'Est, une tuilerie située à 300 m au-delà du bras de décharge de l'III - nous l'occupons - puis la forêt inondée, marécageuse et impraticable aux blindés, s'étend jusqu'au Rhin.

Le village ne comporte que quelques maisons en dur, beaucoup en briques, des hangars en torchis, l'ensemble couvert par des tuiles. L'eau affleure partout, pas de caves pour s'abriter.

La mission est de stopper toute avance ennemie vers le Nord et l'Ouest.

Bien que renforcée par une section de mitrailleuses lourdes de la C.A., une section de canons de 105 court de la C.C.I 4 et de 2 canons antichar de 57, l'un appartenant au B.M. 21 et l'autre servi par des Fusiliers Marins, la Compagnie ne se trouve pas bien solide : ayant épousé le dispositif imaginé par son prédécesseur de la 2^{ème} D.B., qui convenait à des éléments puissants et mobiles. Les fantassins dispersés en petits groupes au Sud et à l'Est de KRAFFT se sentent bien en l'air.

Heureusement, le village de GERSTHEIM, à 5 km au Sud, est bien tenu. D'autres éléments de la Brigade et de la Division tiennent encore plus au Sud.

Nous sommes donc en 2^{ème} ligne, toute surprise pour la 2^{ème} Cie est ainsi évitée.

7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

La Défense de Strasbourg commence au Pont de Krafft avec le Bataillon de Marche 21 et les Fusiliers Marins

Au Nord, nous faisons tous les jours une liaison à PLOBSHEIM avec une unité américaine.

Le GENIE est venu miner les ponts de KRAFFT et un petit détachement est resté à ma disposition pour mettre en œuvre ces destructions le cas échéant.

Peu de jours après cette installation la liaison journalière avec PLOBSHEIM tombe dans le vide ! Que se passe-t-il ?

Le Commandant de Brigade, le Colonel RAYNAL, passe inspecter les défenses. Il me signale qu'une attaque Nord-Sud est attendue et me demande de concentrer mon dispositif pour interdire le franchissement du bras de l'III ; il me signale le retrait américain au Nord et son remplacement très prochain ; la garnison de GERSTHEIM sera également repliée à OSTHOUSE sur l'III.

La défense de la 4^{ème} Brigade, dans le secteur du B.M. 21 est donc repliée derrière l'obstacle de l'III et de son bras de décharge.

Rapidement le dispositif de la 2^{ème} Compagnie est remanié. Je ne conserve au Sud du pont qu'une sonnette chargée de nous alerter et de se replier au plus vite.

Nos anti-chars axés sur le pont et ses abords sont couverts par nos mitrailleuses lourdes et les canons de la C.C.I. peuvent tirer très près du pont.

Une passerelle métallique, qui franchit le bras de l'III le long du Canal et ne permet que le passage des piétons, est défendue ; ses abords, ceux du pont et du bras de décharge sont minés.

Les fantassins de la 2^{ème} Compagnie, en plus de leur armement de dotation, disposent d'armes automatiques allemandes récupérées lors des combats précédents ; elles sont bien approvisionnées en munitions.

On s'abrite au maximum, on se camoufle. Bref, tout le dispositif sur toutes les faces de la position est cohérent, le moral est bon, la défense doit tenir.

Il reste évident que le pont sur l'III doit sauter à temps. Le niveau des eaux a beaucoup monté, tout le dispositif explosif est sous l'eau ; un courant important risque de le disloquer en partie. Le spécialiste du GENIE prétend que c'est solide, d'ailleurs, on ne peut plus intervenir !...

Dès l'aube du 7 Janvier l'alerte générale est donnée. L'attaque venant du Sud est déclenchée. Tout le monde rejoint son poste de combat.

D'après les renseignements, l'avance allemande semble plus rapide que prévue.

Nous voyons apparaître ambulances, véhicules militaires 4x4 et 6x6 pressés de franchir l'obstacle avant l'arrivée des colonnes allemandes. Le Bataillon nous signale que la 3^{ème} Compagnie du B.M. 21 a été « *tâtée* » à OSTHOUSE.

Je pense à faire sauter le pont mais des véhicules arrivent encore du Sud, il faut les laisser passer. Une jeep arrive à vive allure, elle vient de se faire allumer.

A ce moment précis ma « *sonnette* » annonce l'arrivée d'une colonne blindée ennemie qui tire déjà sur les premières maisons. Le groupe se replie et j'ordonne de faire sauter le pont. Le premier blindé apparaît et tire sur une maison à côté du pont.

Riposte du 57 des Fusiliers Marins qui tire deux coups et est détruit par un tir au but du char.

Le pont saute dans un immense geyser. L'accueil de la colonne est somptueux de notre part : canons, mitrailleuses, P.M. sont en action. L'ennemi semble un peu surpris mais il réagit vivement, nous mitraille, nous bombarde ; plusieurs maisons brûlent mais la défense tient bon. Les minutes nous semblent longues. A la fin, l'accalmie arrive, la fumée se dissipe et nous observons que le pont est bien endommagé mais non détruit complètement.



Le pont de Krafft après sa destruction

Nous profitons de la nuit qui tombe pour remettre de l'ordre : faire sauter les restes du pont avec des mines, évacuer les morts et les blessés graves.

Les observations de la fin de journée du 7 et celles des patrouilles de la nuit nous confirment qu'un char allemand continue à brûler. Nous nous demandons qui l'a allumé.

7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

La Défense de Strasbourg commence au Pont de Krafft
avec le Bataillon de Marche 21 et les Fusiliers Marins

Nous saurons plus tard que deux coups de 57 ont bien accroché le blindage du *Jagdpanther* mais qu'en définitive c'est un obus explosif tiré par un canon de la C.C.I., tombé sur un panneau d'aération au-dessus du moteur qui avait mis le feu au char.

7 Janvier 1945 - Le jagd panther allemand mis hors de combat devant le Krafft



Toujours est-il que par la suite, bien qu'harcelés sans arrêt, aucune tentative sérieuse ne sera entreprise par les Allemands pour forcer le passage.

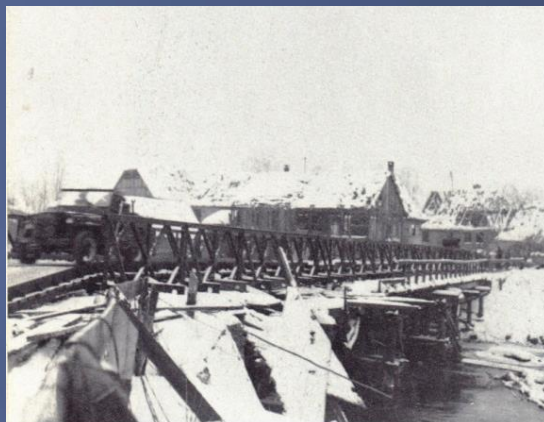
Nous avons l'impression alors - et bien que la bataille s'amplifie plus au Sud - que nous avons bien gagné la première manche.

L'ensemble de la garnison s'est comporté avec un tel sang-froid et une telle détermination que l'Allemand n'a pas insisté.

Quelques années plus tard, affecté dans une garnison du Pays de Bade, j'ai eu la curiosité de passer par KRAFFT en venant de Strasbourg. Auprès du pont reconstruit j'ai eu la surprise d'y voir implanté un grand panneau signalant que « *ICI, la Brigade Alsace Lorraine avait en Janvier 1945, arrêté l'avance ennemie et sauvé STRASBOURG !* »

J'en suis reparti pensif, en me remémorant tous ceux de la 2^{ème} Compagnie du B.M. 21 et de ses renforts qui avaient vécu ces moments tragiques autour du Pont de KRAFFT.

Général Marcel LAFAURIE



Pont Bailey permettant de franchir le canal décharge de Krafft



18 juin 1945 - Défilé du B.M 21

En tête, le Lieutenant LAFAURIE Commandant la 2^{ème} Cie



GENIE - Du 4 au 18 Janvier 1945, les trois compagnies du 1^{er} Bataillon du Génie renforcent les obstacles dans la plaine d'Alsace, de nuit comme de jour, dans la neige, par un froid atteignant -15°:

- Armement et garde des 28 dispositifs de destruction de la série minimum, préparation d'autres destructions.
- Pose de plusieurs milliers de mines antichar qui ne peuvent être enfouies dans le sol gelé en surface mais seulement dissimulées dans la neige épaisse.
- Ouverture d'itinéraires de repli pour les unités assiégées entre le RHIN et l'ILL, autour d'OBNHEIM, puis destruction des ponts de KRAFFT, SAND et BENFELD, et des passerelles, après le passage des éléments qui parviennent à se replier.

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers



7 JANVIER 1945 - HONNEUR AU
3^{ème} PELOTON DU 2^{ème} ESCADRON
Bertrand CHATEL, 1^{er} R.F.M.



1^{er} janvier 1945 : MENARMONT, BISCHWILLER

L'Escadron se rapproche peu à peu du front ; le 1^{er} janvier il s'installe à BINSCHWILLER, qu'il quitte le 3 pour prendre position à SAND au Sud de STRASBOURG, face au « *no man's land* » où évolue maintenant l'offensive allemande en Alsace. Nous sommes en première ligne ; les Allemands sont entre le RHIN et l'ILL ; l'objectif est de défendre l'ILL à tout prix.

3 janvier 1945 : SAND

Les Fusiliers Marins du 2^{ème} Escadron sont à présent commandés par Constant COLMAY, Officier des Equipages, né à Saint-Pierre-et-Miquelon (*Ile aux Chiens*), radio, vétéran de la France Libre, héros de Bir Hakeim, tour à tour adoré, respecté ou craint, selon les marins. C'est un combattant redoutable, aux réflexes rapides et au jugement sûr, gardant son sang-froid dans les circonstances les plus mouvementées, un « *baroudeur* » qui a la « *baraka* ».



Constant COLMAY

Il a succédé à Alain SAVARY (...) qui avait aussi fait l'unanimité sur sa valeur, son courage, son jugement sûr et son commandement à la fois ferme et doux.

A SAND, j'installe le peloton en position défensive, aux quatre coins du village. En effet, on s'attend à une attaque allemande d'un jour à l'autre, ou plutôt d'une nuit à l'autre. Je place des « *bouchons* » avec armes automatiques (*mitrailleuses*) et canon antichar *Six Pounder*, camouflés à chaque entrée du village. J'organise aussi des systèmes de veille de nuit pour donner l'alerte immédiatement, en cas d'attaque inopinée.

Sur la petite maison aux volets verts, choisie pour être notre poste central de commandement, j'inscris à la craie notre devise : « *Honneur au Peloton, mort à l'envahisseur allemand* »

(cette marque restera pendant des années inscrite sur le volet vert de la maison, pieusement conservée par les habitants).

5 janvier : RELIBERER NEUNKIRCH

En face de SAND, NEUNKIRCH, petit village de l'autre côté de l'ILL, est occupé par une section du Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique (B.I.M.P.), les camarades qui ont fait avec nous la tournée de propagande. Un commando boche a attaqué le village la nuit dernière : habillés des tenues blanches de la campagne de Russie, les soldats ont « *cravaté* » six sentinelles du B.I.M.P. par surprise puis ont fait irruption dans les rues, lançant des grenades dans les caves, en criant : « *Français, rendez-vous !* ».

La section décimée n'a que peu de survivants. Les Allemands ont ensuite allumé des incendies et installé des mines sur les routes d'accès. Nous recevons pour mission d'aller relibérer NEUNKIRCH en flammes. Un petit groupement a été constitué, avec de l'infanterie, appuyée par les mitrailleuses des scout-cars des Fusiliers Marins.

La progression commence et se poursuit sans trop de mal : il semble que le gros du commando *frisou* se soit retiré à l'aube, ne laissant qu'un léger rideau de tireurs d'élite, qui se replie peu à peu, sous la pression de notre avance.

Le Chef de l'Obusier *Howitzer 75 mm* me prévient par radio qu'il vient de s'embourber dans la glace.

Ordre est donné au 3^{ème} peloton de camper autour de l'obusier pour la nuit et le défendre en cas d'attaque, en attendant qu'il soit dégagé par les énormes camions dépanneurs du Génie, les *Wreckers* *.

En effet, on peut s'attendre à une contre-attaque allemande cette nuit, pour reprendre le terrain perdu au cours de la journée. Il faut éviter que l'obusier ne tombe entre leurs mains ou soit saboté, car où et quand en aurions-nous un autre ?

L'obscurité s'épaissit bientôt ; la plaine d'Alsace est glacée et balayée par le vent ; c'est là qu'il va falloir passer la nuit, par un froid de -10 °C, sans aucun abri, ni tente, ni couvertures.

Les boqueteaux voisins constituent autant de bases menaçantes pour une contre-attaque ennemie au corps à corps, comme celle subie par la section du B.M. 24 la nuit dernière.

J'organise la défense ; je poste des nids de mitrailleuses autour de l'obusier, camouflés tant bien que mal, sans les vêtements blancs indispensables, qui n'ont pas été fournis aux combattants dans la neige.

* Monsieur Julien Pageot était le chauffeur des énormes « *Wreckers* » de la 1^{ère} D.F.L.

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

Les hommes qui ne sont pas de veille ne dorment pas pour autant : ils restent debout, grelotant, battant la semelle sur la couche glacée.

C'est la nuit blanche en perspective et le seul recours est le « Schnaps », cet alcool de fruits alsacien très fort. C'est le bivouac de la campagne de Russie !

6 janvier 1945

L'aube pointe peu à peu, l'attaque n'a pas eu lieu ; nous avons de la chance.

Deux gigantesques « Wreckers » arrivent enfin dans la matinée, envoyés par la Division. L'obusier pesant 20 tonnes est enfoncé dans la glace jusqu'à la tourelle ; il est tiré par les deux puissants engins, progressivement désembourbé, et remis en circulation.

7 janvier 1945 : LA PATROUILLE SAND-OBENHEIM

Nous sommes envoyés en patrouille pour faire la liaison entre SAND et OBENHEIM, village tenu par la 1^{ère} D.F.L., pris et repris au cours de ces derniers jours dans des combats furieux, car il est situé près du Rhin, théâtre de l'attaque allemande du général von RUNDSTEDT, pour reprendre STRASBOURG et l'Alsace.

Je constitue une patrouille de trois voitures blindées : le half-track d'Eugène JESTIN (HT-234), ma voiture de commandement (scout-car 231 : Jacques BECDELIEVRE, chauffeur, Raymond GRAS, radio et Moïse MARTIN, mitrailleur) ainsi que le scout-car 233 de GUENANTEN.



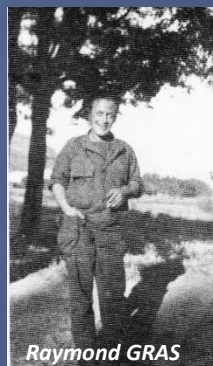
*Scout-car de commandement
du 3^{ème} peloton*

*De gauche à droite :
E.V. Bertrand Châtel,
Q.M. Marcel Velche,
Q.M. Raymond Gras,
Martin et Metzger*

Le matin, la patrouille se déploie sur la route SAND-OBENHEIM. Une patrouille analogue, commandée par Claude BURES du 2^{ème} peloton, progresse également par une autre voie, en liaison radio avec nous par Raymond GRAS .

La patrouille du 3^{ème} peloton progresse par bonds successifs jusqu'à OBENHEIM sans difficultés.

Au retour, Raymond GRAS, le radio aux yeux bleus, se tourne vers moi : « *Lieutenant, on entend les boches se parler à la radio, écoutez voir* ». Il n'y a pas de doute ; ils ont choisi la même longueur d'onde de travail que le peloton ; on entend distinctement les commandants de chars allemands se parler entre eux.



J'arrête la patrouille à l'écluse du canal pour observer, avant de me lancer à nouveau à découvert. La patrouille, camouflée derrière une maison, aperçoit l'avant-garde de la colonne des chars allemands qui remonte du Sud et va nous couper des troupes amies à l'Ouest.

Deux solutions sont possibles :

- (a) Se camoufler, observer, repartir vers OBENHEIM et accepter d'être coupé des lignes amies ;
- (b) Profiter des quelques minutes qui restent, pour rallier les troupes françaises, à toute vitesse, cap à l'Ouest.

J'opte pour cette solution de rallier l'Escadron et donne l'ordre aux voitures de forcer le passage, à fond de train, en passant devant la colonne allemande.

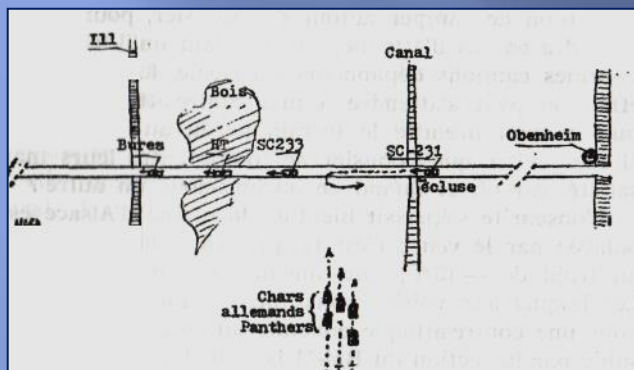
Je resterai à l'écluse avec ma voiture, pour n'en partir que le dernier, tel un commandant de bateau en perdition. Je prends, en cela, le poste le plus dangereux, car les tireurs allemands auront eu le temps d'ajuster leur tir, une fois l'effet de surprise passé, pour azimuter les derniers au mieux.

« *Voiture JESTIN, partez !* ». Puis c'est la voiture de GUENANTEN (*Guégué*) qui part à toute allure rejoindre BURES, déjà loin sur la route du retour. Nous nous trouvons maintenant seuls au pont, dans notre scout-car 231, dont le chef a pris la mitrailleuse 12,7 mm, Moïse MARTIN est à la 7,6 mm, Jacques BECDELIEVRE au volant, et Raymond GRAS à la radio qui renseigne inlassablement le commandant sur les forces ennemies et le déroulement de la manœuvre en cours.

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers



« En avant ! » dis-je à Bec dès que Guégué est à 100 mètres devant nous. Bec donne l'accélération maximum, et le scout-car est bientôt lancé à 80 km/h sur la route découverte.

« Les Panthers à gauche » crie GRAS. Cinq chars Panther avancent distinctement en terrain découvert, dans le champ de gauche, à 200 mètres environ du scout-car. Ils commencent à tirer au canon sur la voiture qui défile devant eux comme à l'exercice, crachant de ses deux mitrailleuses sur les chars. Après deux ou trois coups, un obus de 88 mm touche, de plein fouet, le moteur qui vole en éclats.

Bec fait une embardée, sous le choc, mais réussit quand même à garder un certain contrôle ; le scout-car fait un tête-à-queue, franchit le fossé de gauche en vol plané, et atterrit sur le champ de gauche, où il s'immobilise bientôt face à l'Est.

Aussitôt, l'équipage saute de voiture, car la colonne allemande de chars, accompagnée d'infanterie, progresse tout près. Nous sommes maintenant poursuivis à la mitrailleuse par les servants des chars allemands, qui ne sont plus qu'à 150 mètres. Nous arrivons à gagner le fossé en contrebas de la route. Nous progressons en rampant à couvert du fossé, puis par bonds, et sommes ensuite hors d'atteinte des mitrailleuses ennemies.

Nous gagnons un bois, où nous pouvons respirer un peu, tout étonnés d'être encore de ce monde. Nous reprenons notre marche, et recevons alors des dégelées d'artillerie, probablement un tir de barrage français, pour interdire l'avance allemande dans ce bois. Moïse, Raymond et Bertrand sont tous trois blessés par éclats d'obus. Nous passons alors un ruisseau glacé en pleine crue ; nous avons de l'eau jusqu'au nombril ; je ne sens plus ni mes jambes ni mes doigts. Continuant notre marche, nous rejoignons les premiers éléments amis : le Bataillon de Marche n° XI et le 2^{ème} Peloton de Claude BURES.

De retour à SAND, je viens rendre compte au Commandant de l'Escadron et du Régiment, et décris l'engagement avec les chars Panther.

Tout en nous séchant devant un feu de bois, avec Bec, Raymond et Moïse, nous n'en revenons pas d'être encore en vie ; nous sommes surpris d'avoir échappé aux coups de canon de 88 mm, au tête-à-queue à 80 km/h et aux tirs de mitrailleuses allemands : c'est un miracle ! ».

Bertrand CHÂTEL



LA FIN DU SCOUT-CAR 231
SUR LA ROUTE
SAND-OBENHEIM



Jacques BECDELIEVRE, chauffeur
1^{er} R.F.M.

... « Pour moi, j'étais très occupé par la conduite du scout-car. Mais VARINI, qui était derrière moi, a regardé au-dessus du blindage : les cinq chars nous tiraient dessus à la mitrailleuse. Nous avons passé les deux premiers chars et le troisième nous suivait avec son canon de 88 mm. Il y a eu une grande flamme, et nous avons reçu un obus dans le moteur, ce qui a démoli aussi la direction.

Au moment de l'explosion, je passais de la 3^{ème} vitesse à la prise directe car, contrairement à la liaison de Pierrefeu, la réponse du moteur n'était pas à 100 %. Cela nous a sans doute sauvés, car sans cela, nous aurions reçu l'obus au milieu du scout-car et aurions sûrement eu des tués.

Une autre chose nous a aussi sauvés : la route et le champ, sur notre gauche, étaient au même niveau, et le scout-car a continué, sur son élan, en direction des chars ; quand nous avons été démolis, notre vitesse était d'environ 80 km/heure. Aussitôt, nous avons tous sauté du scout-car, moi le dernier, car non seulement j'avais le volant devant moi, mais mon pied droit était aussi coincé par la pédale du frein à pied, que j'avais poussée instinctivement au moment de l'explosion ; de plus, j'avais une mitrailleuse au-dessus de moi, et une autre derrière moi. Heureusement que je portais mon casque, car j'ai atterri sur la tête.

Nous avons couru en direction du petit bois, poursuivis par les tirs de mitrailleuses des cinq chars.

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers



Scout-car de commandement du 3^{ème} peloton.

De gauche à droite : Q.M. Marcel Velche, chef de voiture, Q.M. Jacques Becdelièvre, chauffeur, M. Martin et Metzger, mitrailleurs et Q.M. Raymond Gras, radio

J'estime que la distance entre les restes du scout-car 231 et le petit bois était d'environ 500 mètres, que nous avons couverts dans un temps record, considérant les circonstances. A notre arrivée dans le petit bois, nous avons reçu une dégelée de l'artillerie française qui essayait de stopper l'avance des chars allemands.

Nous sommes arrivés ensuite devant une petite rivière, la ZEMBS, et avons cherché un gué, quand nous avons entendu les chars allemands approcher et les Boches parler entre eux. Sans hésiter, j'ai sauté dans la rivière, qui n'était pas très profonde, suivi du reste de l'équipage du scout-car.

MARTIN et GRAS avaient été blessés par des éclats d'obus ; VARINI trimbalait sa cartouchière en disant qu'il embrasserait le premier soldat français qu'il rencontrerait.

Il a tenu sa promesse, et c'était, je crois, un officier, qui n'a pas beaucoup apprécié cette marque d'affection.

En arrivant à SAND, quand je me suis changé, je me suis aperçu qu'une balle de mitrailleuse avait enlevé une partie du caleçon long que je portais à l'époque, et aussi un petit morceau de la cuisse droite. Pour un dimanche matin, c'était un drôle de jour de repos ; mais nous avons eu plus de veine que les gars du B.M. 24.

Cette histoire du 7 janvier 1945 diffère certainement du livre de Georges Fleury sur « *Les Fusiliers Marins de la France Libre* » et aussi du « *Journal de Marche* » du 1^{er} R.F.M. selon lequel nous aurions reçu deux obus sur l'arrière du scout-car. Car si c'était vrai, nous ne serions pas ici pour le raconter ».

Jacques BECDELIEVRE

Le parcours d'un Français Libre



*Robert Saunal
1939 - 1945*

« Vendredi 5 janvier. L'observatoire a reçu l'ordre au début de la nuit dernière de se déplacer ; et nous partons, PARENT et moi, le matin à 8h30, pour aller à KINTZHEIM où le Capitaine prend contact avec le Commandant SIMON qui commande le 2^{ème} B.L.E. et a la charge de notre secteur.

Ce secteur déborde largement au Nord de SELESTAT.

Je cherche dans la matinée un observatoire dans la région. Je trouve finalement le clocher d'EBERSHEIM, mais je passe l'après-midi à la gare de ST HIPPOLYTE pour prendre la suite des Américains.

Il s'avère impossible d'effectuer des tirs d'accrochage, et je rentre au clocher d'EBERSHEIM le soir. Je couche au Presbytère.

Dans la nuit, rien à signaler.

Le matin du 6 janvier, j'essaie de repérer le paysage et surtout un point d'accrochage, mais le temps reste brouillé et brumeux. La brume tombe de plus en plus et, pendant tout l'après-midi, le brouillard reste dense. Vains essais d'accrochage vers 16h. Le Capitaine vient à plusieurs reprises.

Je vois le lieutenant EON de la C.C.I. 13 qui vient observer de notre clocher ; je vois aussi BOURDIS qui occupe, avec une compagnie, le village d'EBERSHEIM.

Dimanche 7 janvier. Temps très couvert, brouillard. Au matin, nous n'entrevoyons rien et ne pouvons accrocher.

L'après-midi le temps se découvre un peu, et je commence un croquis perspectif.

A midi, déjeuner avec mon équipe et le Lieutenant EON. Le soir, M. le Curé apporte une bouteille de bon vin.

Le Capitaine a pu régler, aujourd'hui, tout le groupe et la CCI 13, depuis l'observatoire de la gare (de ST HIPPOLYTE).

Le soir, nous recevons des consignes d'inquiétude sur le front de la Division ».

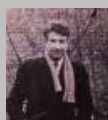
Robert SAUNAL, 1^{er} Régiment d'Artillerie



1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers



LES CROQUIS D'UN OBSERVATEUR

Carnet de route illustré
de François ENGELBACH, 1^{er} R.A.



1^{er} janvier 1945



Levé 6h. On monte en ligne aujourd'hui. L'observatoire part à 9h. La batterie, cette après-midi. A 9h15, le convoi s'ébranle. Il fait beau mais très froid. Le remous d'air causé par le déplacement de l'air nous couvre d'une couche de neige et nous transforme en bonhomme de neige. On passe par SCHIRMECK, MOLSHEIM et on arrive à SELESTAT.

Contrairement à ce qu'on nous annonçait le secteur est très calme. Nous logeons à l'ancien bureau (...) et prenons la tour neuve comme observatoire. Je retrouve des gens de GUEBWILLER entre autre M. Lauer. Nous sommes bien logés, bâtiment neuf avec poêle dans chaque chambre. Ce n'est pas trop démoli. Enfin, cet observatoire en pleine ville donne une impression de repos. Il fait froid mais on se sent moins isolé. Dès la nuit on prend la garde. Les boches semblent assez éloignés.

2 janvier 1945

La nuit s'est bien passée. Quelques tirs de grosses pièces américaines sur le RHIN et quelques autres coups en direction de COLMAR. Je me gèle toute la journée à faire le croquis perspectif de l'horizon. Ce n'est guère drôle de dessiner par ce temps.

3 janvier 1945

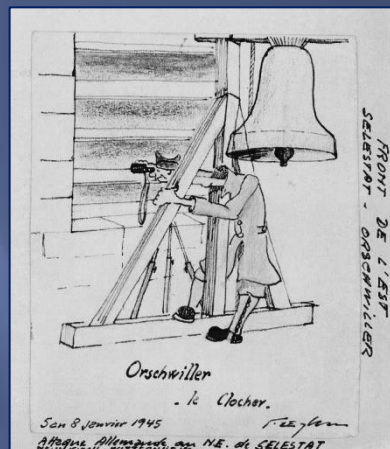
Cette nuit, vive activité de l'artillerie amie et ennemie. Il me semble aussi entendre l'aviation ennemie qui rôde sur la tête de pont. Vers le matin O. signale des mouvements importants de chars sur la route de COLMAR. Pendant la journée quelques tirs ennemis sur la ville dont l'un ne tombait pas loin d'O. Le soir les gens sont un peu affolés et s'attendent à voir revenir cette nuit les boches. Nous autres aussi devons nous tenir prêts à partir et à nous replier sur nos positions derrière la ville. La nuit se passe calmement. Il y a pas mal de duels d'artillerie. Je repère une batterie boche paraissant appartenir à la ligne Siegfried. Nos canons tirent beaucoup sur la forêt de l'Illwald. Le mitron entend le bruit des chars allemands.

4 janvier 1945

Journée grise. La température se radoucit. On accroche sur le même point qu'hier. Calme sur l'ensemble du front que nous tenons. A 15h ils nous envoient une pluie de tracts nous invitant à nous rendre, en nous promettant que nous serons traités comme ceux de 40...

5 janvier 1945

Les ordres de départ sont arrivés cette nuit. Départ de Sélestat à 8h30, arrêt à KINTZHEIM puis arrêt définitif à ORSCHWILLER. Installons O. dans le clocher de l'église. Très très froid. Trouvons un logement au presbytère. Buvons beaucoup de vin « Riesling 1943 ». Relevons la 3^{ème} D.I.U.S. Partout les gens se plaignent des Américains qui démolissent et salissent partout où ils passent.



6 janvier 1945

Sommes toujours à ORSCHWILLER et très bien placés. Je commence le croquis perspectif, mais quel froid ! C'en est à pleurer surtout pour les pieds.

7 janvier 1945

Aujourd'hui activité d'artillerie sur notre gauche au N.E. de SELESTAT. On entend une grosse canonnade. A la tombée de la nuit la C.C.I. de la Légion vient nous aider à prendre la garde. On commence à être fatigués. A 8h des ordres viennent du P.C. comme quoi nous devons bien observer.

Les boches contre-attaquent au N.E. de SELESTAT. La canonnade résonne toute la nuit et les éclairs de l'artillerie illuminent le ciel.

Notre secteur est assez calme, une ou deux rencontres de patrouille ».

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

LE 2^{ème} ESCADRON DES CUIRASSIERS
S'INSTALLE DANS LES BOIS DE LA LUTTER
Gérard GALLAND, 11^{ème} Cuirassiers



(...) « Notre position s'étend de PLOBSHEIM à SELESTAT, son tracé sinueux borde d'abord le Rhin puis traverse la plaine d'Alsace perpendiculairement au canal du Rhône au Rhin et suit pour finir l'ILL jusqu'à KOGENHEIM.

Notre Brigade, la 4^{ème} - celle dans laquelle nous avons été intégrés - a installé son P.C. à MATZENHEIM, le B.I.M.P. est à ROSSFELD, les Marsouins du B.M.21 à ERSTEIN, ceux du B.M.24 à OBNHEIM et le 11^{ème} Cuir est à HUTTENHEIM et BENFELD.

De l'autre côté du canal du Rhône au Rhin, face à l'Est, le bourg de KRAFFT est tenu par le B.M.21. La 3^{ème} compagnie de ce même Bataillon tient GERSTHEIM.

Quant à la 1^{ère} et 2^{ème} compagnie du B.M.24, elles tiennent OBNHEIM.

A ce sujet, il faut rappeler que la 2^{ème} compagnie de ce Bataillon est composée en majorité de l'ancien Escadron « GRANGE », celui qui tenait la position du col du Rousset durant les combats du Vercors.

La dernière compagnie du B.M.24, la 3^{ème}, défend BOOFZHEIM.

Etant donné la pauvreté des moyens de la D.F.L. pour tenir ces 40 kilomètres de front, le général commandant la Division a réparti la cavalerie - 1^{er} R.F.M. et 8^{ème} R.C.A. - dans différents villages derrière les premières lignes. Leur mission est d'intervenir rapidement dans le cas de difficultés survenant dans l'un des Postes Avancés.

Le P.C. de nos Fusiliers Marins est situé à BENFELD, zone dont nous sommes responsables comme infanterie.

Si les P.C. sont généralement fixés dans des villages, les Escadrons se déplacent continuellement entre BENFELD et KOGENHEIM. Nous défendons ce secteur. La grande mobilité du 1^{er} Escadron de Fusiliers Marins du L/V Roger BARBEROT et celle du 8^{ème} R.C.A. est nécessaire pour assurer la défense des ponts, les deux régiments de blindés peuvent ainsi appuyer notre régiment par des contre-attaques fulgurantes.

Ce sera tout à fait nécessaire pour nous dégager de l'étreinte meurtrière des S.S. qui tentent d'encercler nos Points d'Appui (P.A.). La nuit, ils stationnent dans les bourgs proches de nos positions. Ils viennent même de nuit, tous phares allumés, pour nous dégager.

Les secteurs tenus par le 1^{er} et le 3^{ème} Escadron sont de part et d'autres de la rivière l'ILL. Ces Escadrons ont installé leurs P.A. tout le long de la rivière. Nous, le 2^{ème} Escadron, nous sommes dans les bois de la LUTTER à l'Est de BENFELD et d'HUTTENHEIM, entre l'ILL et le lointain Rhin. Le chef de corps de notre régiment a installé son P.C. à HUTTENHEIM ; l'Escadron Hors rang (E.H.R.) est en arrière à ZELLWILLER.

Alsace- Janvier 1945 - Bois de la Lutter

« La colonne de Cuirassiers s'étire dans les rues de Huttenheim. Le bruit des « godasses » cloutées est étouffé par la neige dans laquelle s'enfoncent les hommes. Ils s'engagent dans la direction du bois de la Lutter, où chaque peloton doit s'organiser en point d'appui (P.A.). Ils prennent soudain conscience du silence et du calme étrange de ce bois. Sur le sol enneigé gisent les corps de nombreux Allemands. C'est sur la D212 en direction de la ferme de Riedorf qu'ils doivent établir leur P.A. Ils se mettent immédiatement à creuser leurs trous de combattants dans une terre durcie par le gel. A peine creusés, les hommes vérifient le champ de tir des fusils-mitrailleurs ». Manuscrit inédit de André Madeline.



Bois de la Lutter

Archives Yves Moine, collection Geyer la Thivollet
Fonds Gérard Galland

Vers 13 heures, le jour diminue déjà... Le ciel est plombé. Sur cette neige d'une blancheur immaculée, nous faisons une cible idéale pour les « snipers ». Dans le bois, le long de la route de terre, il est temps pour nous de déblayer la neige afin d'atteindre le sol glacé et durci.

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

Chaque peloton du 2^{ème} Escadron devait s'organiser en points d'appui (P.A.). C'est ainsi que le 2^{ème} peloton de cet Escadron dépasse le village de Benfeld, traverse la rivière de l'Ill et laisse les autres pelotons dans une clairière, à un carrefour dominé par un calvaire. Quant à lui, il prend la direction de la ferme de Riedorf sur la D212. Comme bien souvent dans ces combats, notre régiment de cavalerie est utilisé comme infanterie. Les Cuirassiers du 2^{ème} peloton vont donc installer leur point d'appui dans les bois de la Lutter de part et d'autre de cette départementale. Ils se trouvent à l'Est du village de Kogenheim, avant la ferme de Riedorf.



Alsace - Bois de la Lutter, mercredi 3 janvier 1945
Coll. Bertrand Morel Journal - Fonds Gérard Galland

Nous devons creuser nos trous de combat. Nous attaquons la terre gelée en surface sur une dizaine de centimètres avec nos petites pelles de fantassin. C'est pénible. Il y faut beaucoup d'acharnement. C'est vraiment dur.

Plus nous approfondissons ceux-ci, plus la terre devient malléable. Vers 16 heures, éreinté d'avoir creusé, je décide que la profondeur de mon trou doit suffire. Je devrais me contenter de la profondeur à laquelle je suis arrivé. J'essaie de m'accroupir en position assise, ma tête sort complètement du trou et, en plus, je suis certain de ne pas pouvoir dormir après mes tours de garde. Il faut donc que je reprenne la maudite pelle car il est impossible de rester ainsi.

A 70 cm de profondeur environ, je me propose de creuser latéralement pour pouvoir étendre mes jambes. A cette profondeur, la partie gelée ne me gênera pas pour creuser. Je fais donc un trou en forme de sabot. Si la couche gelée s'effondre, je n'aurai qu'à déblayer le fond du trou.

Après avoir terminé mon poste de combat, je m'assois sur le bord de mon trou, jambes pendantes pour regarder la forêt endormie.

Elle est paisible et reposante. Je vois encore assez bien à cause de la blancheur de la neige. Soudain, sans avoir rien entendu, j'aperçois un grand lièvre nous regardant assis sur ses pattes arrières. Il est véritablement immense.

Je n'en ai jamais vu d'aussi grand. Si certains d'entre nous n'avaient pas fait de bruit, il serait sans doute resté pour essayer de comprendre ce que ces hommes faisaient sur son domaine. En trois bonds magnifiques il disparut de ma vue.

Je ne vois presque plus rien. Il est plus de 17 heures. La nuit a étendu sa couverture sombre sur notre environnement. J'ai faim. Je sors de mon paquetage une ration « U » et déniche un fromage cuit au jambon que j'accompagne de biscuits de soldat. Dans la nourriture américaine ce fromage est le seul qui me plaise vraiment.

En arrivant dans notre secteur, nous avons trouvé une dizaine de cadavres de « Vert-de-gris ». Ces derniers étaient gelés dans des positions étonnantes. L'un d'eux particulièrement me mettait mal à l'aise. Je l'avais en face de l'emplacement de mon futur trou. La moitié du tronc de son corps se trouvait dans l'eau gelée d'une mare. Je ne sais pas dans quelle position il a été tué mais, actuellement, son bras droit se dresse vers le ciel. Ce cadavre m'a beaucoup impressionné. Appelait-il le Seigneur à l'aide ?

Nous n'avons toujours pas entouré notre position d'un système d'alarme comme nous l'avions réalisé dans les Vosges. Demain matin, ce sera la première chose que nous ferons. Nous utiliserons le même système de boîtes de conserves vides attachées et suspendues deux par deux comme des cerises. Nous demanderons aussi à « Pékin » d'installer des « pièges-à-cons ». Cette nuit nous devons redoubler de prudence afin d'éviter de mauvaises surprises.

De temps à autre la nuit est troublée par les rugissements lugubres des « orgues-de-Staline » allemands. Nous saurons par la suite que c'est un lance-roquettes à tubes multiples copié sur l'armement soviétique.

Les roquettes déchirent l'air, passant très bas au-dessus de nos têtes.

Je ne sais pas pourquoi, nous avons baptisé ce genre de canon, « le Lion », peut-être à cause de ses rugissements.

En même temps que ce bruit sinistre, de longues traînées rougeâtres se dirigent vers BENFELD et HUTTENHEIM.

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

Dans la nuit profonde, la neige s'est remise à tomber. Je contemple les gros flocons qui strient l'obscurité en rangs serrés. Ils tombent silencieusement, étouffant le moindre bruit. Cette neige vierge recouvre progressivement les cadavres. Ils disparaissent peu à peu de notre vue, noyés dans l'immensité blanche. Seul le bras levé vers le ciel du cadavre qui se trouve à une vingtaine de pas de mon trou est encore visible et me rappelle où je suis.

A l'aube du jeudi 4 janvier je dois forcer pour me dégager de la neige qui recouvre la toile de tente recouvrant mon trou. Je constate qu'une épaisse couche de neige recouvre nos alentours immédiats. Les branches des arbres plient sous le poids de la neige. Cette dernière accentue la luminosité du jour qui se lève. Le froid pique mes joues, gerce mes lèvres. Il doit faire une température nettement au-dessous de moins quinze degrés centigrades. Comme il n'y a pas de vent, cette température est supportable.

Nos gourdes sont vides. Je suis de corvée de flotte. Cinq camarades et moi partons en patrouille sous le commandement d'un Sous-officier. Outre des "vaches-à-eau", nous avons pris nos armes, dont le F.M. de Léon LEROY.

Arrivés près du petit étang qui nous sert de réservoir d'eau, nous constatons qu'une glace épaisse recouvre la surface. Cette glace nous empêche d'avoir accès à l'eau. Nous voilà à la recherche de pierres assez grosses pour la briser. Au moment où nous réussissons à faire un grand trou dans la glace disloquée, nous constatons avec dégoût que des cadavres allemands stagnent à demi immergés. Comment sont-ils arrivés là? Apparemment avant de se retirer précipitamment, leurs camarades les ont entassés dans ce trou d'eau. Je ne vois aucune autre explication.

Ce spectacle me refroidit. Je me jure bien de ne boire cette eau qu'après avoir dissous les pastilles adéquates de nos rations « U » pour la rendre potable. Hier, à la tombée de la nuit, j'ai bu de cette eau sans faire attention, n'ayant pas remarqué que ce trou d'eau avait servi de cimetière aux Allemands. Pourvu que je n'ai rien attrapé de grave. Mais pendant que nous sommes dans les bois de La LUTTER, que se passe-t-il sur l'ensemble du front ? J'apprendrai bien plus tard, en lisant des comptes rendus d'opérations décrits par le général SAINT HILLIER, la gravité de notre situation... ».

Gérard GALLAND



La neige tombée en abondance s'est durcie. Le froid avoisine 25° au-dessous de zéro. Pour se protéger, les hommes se sont aménagés des trous dans la terre gelée qu'ils ont tapissés de paille et recouverts de couvertures tenues par des branchages

Coll. Bertrand Morel Journal - Fonds Gérard Galland



Un groupe du 1^{er} peloton. Contrairement aux ordres reçus, les Cuirassiers du 1^{er} peloton ont allumé un feu discret pour se chauffer. Ils ont placé celui-ci au pied d'un tronc d'arbre.

En regardant la photo de gauche à droite : appuyé contre le tronc d'arbre, Pierre Bois. Derrière l'arbre, Jacques Bollinger, assis, essayant de capter un peu de chaleur, Jacques ou Guy (son jumeau) Ballot, Roger Darlet, Hugues Denis, Bernard Frachon dit « Saute au râble », Jean Bourgogne et, tout à fait devant, regardant le photographe, Paul Galland.

Coll. Hubert Audras - Fonds Gérard Galland



Paul Galland a posé son casque de blindé sur la toile de tente recouvrant son trou pour coiffer son calot. Assis sur la paille recouvrant la surface de son trou, il pose pour la photo-souvenir.

Coll. Hubert Audras - Fonds Gérard Galland

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers



L'HUMANITE DU SOUS-LIEUTENANT
GAUDILLERE

Elie ROSSETTI, 11^{ème} Cuirassiers

Les trois Escadrons du 11^{ème} Cuirassiers étaient dans le secteur de BENFELD avec le 8^{ème} Chasseurs et ses T.D., les Fusiliers Marins avec leurs lights et le 3^{ème} Bataillon de Légion étrangère. Les quelques villages et bois de cette zone étaient les seules protections de cette grande plaine d'Alsace et seule ma curiosité toujours en éveil me permettait de savoir à peu près où nous nous trouvions.

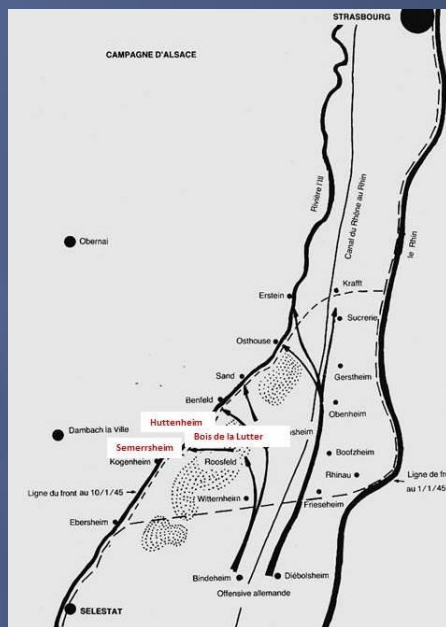
Notre secteur s'étirait jusqu'à KOGENHEIM, englobant SEMERSHEIM et HUTTENHEIM.

Dans les bois de la LUTTER nous étions donc sur la ligne principale de résistance. Les unités qui composaient la 1^{ère} D.F.L. s'étaient étalées sur environ 50 kilomètres de front.

Durant la première semaine de Janvier, nous avions tous les jours la visite de patrouilles allemandes, elles cherchaient à déterminer la nature des troupes qui se trouvaient devant elles. Sans arrêt nous devions nous tenir sur nos gardes. C'étaient alors des engagements de courte durée, les patrouilles se repliaient rapidement devant les tirs fournis qui leurs étaient réservés. Par contre leur artillerie ne nous ménageait pas ! Dans les ténèbres le rugissement des « lions d'acier » nous donnait le frisson. (*lance-roquettes multiple appelé les orgues de Staline*). Quand ils tiraient, le bruit ressemblait au rugissement du lion et cette ménagerie ne se calmait que la nuit.

Nous étions assez éloignés les uns des autres et ces journées à trois étaient monotones, seulement entrecoupées par des patrouilles ennemies ou par les copains qui nous apportaient le ravitaillement, rations C, K, ou U. Nous mangions toujours froid car nous ne pouvions faire du feu pour ne pas être repérés. Pour boire nous allions à un trou d'eau. Cassant la glace, on y plongeait une bombonne en prenant soin d'écartier du goulot les saletés qui s'en approchaient. Deux jours plus tard, dans le ruisseau qui alimentait notre trou, nous découvrions deux Allemands morts. Nous n'avions plus soif !

Il était aussi désagréable d'aller faire un tour dans les bois car souvent, on se heurtait à un monticule de neige qui cachait un cadavre. Cela nous laissait penser que la bataille avait dû être terrible dans le coin et cela continuait, puisque tous les matins on trouvait de nouveaux trous d'obus.



On apprenait hélas aussi que des copains avaient été blessés par ces tirs d'artillerie et de mortiers qui arrivaient à des cadences parfois infernales. Nos nerfs étaient mis à rude épreuve, pensant toujours que le prochain obus serait peut-être pour nous !

Le fatalisme s'était installé parmi nous et nous n'avions rien d'autre à faire que d'attendre d'éventuels événements que le destin nous réservait. Nous vivions intensément cette putain de guerre, la compréhension de celle-ci est impossible pour celui qui ne l'a vécue. L'imagination n'a rien à voir avec la triste réalité, les souffrances physiques que nous supportions tant bien que mal n'avaient d'équivalentes que les souffrances morales que nous infligeait la blessure d'un ami. Une petite blessure au cou ou au pied était déjà un choc, alors quelle chose terrible que de perdre un bras ou une jambe ! Cela devenait dramatique quand on voyait un compagnon d'armes perdre la vie. Quelle douleur lancinante... Quelle émotion... Seules les larmes que nous ne pouvions retenir nous soulageaient un peu ! Deux pelotons du 1^{er} Escadron étaient détachés en avant, dans la forêt de SEMERSHEIM.

Ils s'installaient chacun en point d'appui, en plein bois, sans possibilité de liaison avec qui que ce soit ! C'était le peloton du Sous-lieutenant GROS et celui du Sous-lieutenant GAUDILLERE.

Le Cuirassier GIRONDE était tué.

1-7 janvier 1945 - Défense de Strasbourg

Défense du Pont de Krafft et de Sand

Génie, Régiment d'Artillerie, B.M. 21, Fusiliers Marins et Cuirassiers

Pourquoi étaient-ils partis dans ce coin isolé ? C'était encore un mystère de « *tactique* » que je ne pouvais comprendre !

Le Capitaine BOURGEOIS, en se rendant auprès de ces pelotons, se trouva encerclé par l'infanterie allemande au point d'appui du Sous-lieutenant GAUDILLERE. Les Allemands progressaient vers le Nord sans s'occuper d'eux, s'arrêtant parfois pour répondre à leurs tirs. Nos Cuirassiers faisaient quand même cinq prisonniers. De plus, notre artillerie effectuait des tirs de harcèlement trop courts, les obus tombaient sur eux !!

Pour faire se coucher les prisonniers et les protéger des dragées malsaines qui arrivaient, GAUDILLERE dû dégainer son colt. Les Allemands crurent alors leur dernier moment arrivé, aussi pour les rassurer il donna à chacun un paquet de cigarettes américaines. Hélas, le dernier obus fut pour l'officier GAUDILLERE qui eut la jambe droite déchiquetée.

Le Lieutenant-médecin BLAU, le Cuirassier BAUMLER et GAUDILLERE, allongé sur un brancard porté par deux prisonniers, partaient aussitôt pour évacuer le blessé. Peu après, ils étaient arrêtés et fait prisonniers à leur tour.

Les deux prisonniers allemands qui portaient le brancard intervinrent heureusement pour que leurs camarades ne massacrent pas nos amis.

Le geste humain de GAUDILLERE leur avait sauvé la vie et de plus lui fut rendu au centuple puisque les Allemands le transportèrent aussitôt en Allemagne où il fut opéré et amputé de sa jambe.

Une contre-attaque du sous-lieutenant GROS, permettait à nos camarades de se replier sur HUTTENHEIM où ils arrivaient avec les trois prisonniers restants.



Elie ROSSETTI,
11^{ème} Cuirassiers



Alsace - Janvier 1945 : aux abords d'Erstein



Janvier 1945 - La Tour Neuve de Sélestat où l'observatoire d'artillerie surveillait le pont de Marckolsheim sur l'Ill
Fonds F. Engelbach

BIBLIOGRAPHIE

- Mémoires d'un volontaire de la France Libre. René DUVAL (Train). Association pour le respect et la valorisation du patrimoine culturel de Gouville-sur-Mer, 2000
- Défense du Pont du canal sur la route Gerstheim-Osthouse en janvier 1945 par Pol PORTEVIN (Génie) [Lien](#)
- Secteur tenu par les Cuirassiers en Alsace par Gérard GALLAND (11^{ème} Cuir) - Site de l'Association Cuirassiers Vercors [Lien](#)
- Mes campagnes des Vosges et d'Alsace avec le 11^{ème} Cuirassiers Vercors. Elie ROSSETTI (11^{ème} Cuir). Ed. à compte d'auteur, 1991
- Le point d'appui de Krafft en Alsace le 7 janvier 1945 par le général Marcel LAFAURIE (B.M. 21) in : Le Combattant de la 1^{ère} D.F.L. n° 76 mars avril 1988 [Lien](#)
- Carnet de route de Maurice BOHL (B.M.4) [Lien](#)
- Carnet de route de René MARTEL (B.M. 21). Texte inédit.
- Fusiliers Marins de la France Libre avec l'Escadron Savary. Combats (1943-1945). Bertrand CHÂTEL. La pensée universelle, 1989
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS (Ancien du B.M. 21), Presses de la Cité, 1983

Blog Division Française Libre [Lien](#)
Fondation BM 24- Obenheim [Lien](#)